

CHAQUE MATIN, Nestor restait assis au bord de son lit. Il caressait doucement ses cuisses, les yeux fixés sur la moquette beige. Les grains de laine saillaient comme de minuscules têtes d'écume. Puis son cauchemar remontait. Il fallait marcher à contre-courant d'une rivière. Elle charriait de grands cercueils remplis de livres qui filaient droit sur lui. Alors Nestor patageait, de toutes ses forces, pour gagner la rive.

Il se réveillait en sueur. La maison était calme. Lui non plus ne bougeait pas. Il respirait à peine. Il sentait, sous sa peau, les battements de son cœur. Son corps palpitait au rythme tranquille de la panique. Mais il restait allongé. Dans cette chambre, Nestor était un objet de plus.

Il écartait sa main sur le lit. Il tendait son bras. Sur cet axe, il pivotait doucement jusqu'au bord. C'était son premier geste de vivant, le matin. Il remuait ses orteils comme lorsque, des années auparavant, il avait réellement les pieds dans l'eau, assis sur un rocher. Le souvenir du cauchemar se dissipait. Il se redressait. Descendre l'escalier, ouvrir les placards,

préparer le café : ses gestes étaient pleins d'une solennité inquiète, comme lorsqu'un malade dort dans une pièce. Il ménageait son corps lourd. Il ne lui demandait jamais d'effort superflu. Peut-être l'aimait-il quand même, cette masse de plis et de rebonds. Avec elle, Nestor se montrait charitable.

Il se méfiait des débordements. Longtemps, il avait pensé que la solitude était un sentiment. Maintenant il l'apparentait aux branches nues des arbres ou au sang qui coule dans les veines. La solitude n'était pas une inclination du cœur mais un élément organique, inscrit dans les lois du monde. Nestor s'était résigné à cet ensemble de règles qui verdit les feuilles, dicte les rencontres, massacre des vies pour en épargner d'autres. Ni l'origine, ni l'aisance, et encore moins la volonté d'en découdre ne pouvaient espérer, une seconde, enrayer ces règles. Il fallait s'y plier. Il n'y avait là rien à chercher, rien à comprendre, et la meilleure parade était encore d'ouvrir un réfrigérateur.

Il caressait son ventre tendu sous la veste du pyjama jaune. Il pouvait aussi masser ses avant-bras, le regard perdu vers un endroit lointain. Dans la cuisine, Nestor se servit un bol de café brûlant. Il tira sa chaise en forme de fleur face à la fenêtre. Dehors, la rue s'ébrouait lentement. Le staccato d'un pas enflait puis disparaissait. On aurait dit le grondement d'une guerre. Derrière les murs de la cuisine, se jouaient des choses violentes et fondamentales. Certains éclats de voix

arrivaient jusqu'à lui, « dépêche-toi », « ... si elle sait à quelle heure... », « mais non ! » Puis les phrases se perdaient, aspirées par l'urgence. C'était le grand matin des gens pressés. Ils étaient attendus. Il y aurait des sourires, des enfants laissés aux seuils, des vestes que l'on accroche, des corps présentables, du thé dans les thermos et tant de vide dans les têtes, se disait Nestor. Il soufflait sur son café. Il relevait la tête. Son horizon était accroché au mur. C'était une grande photo sous cadre. Elle représentait un phare rayé rouge et blanc, planté sur un rocher au milieu de la mer. Le brouillard se délayait sur l'eau sombre. Aucun mur de la maison n'était décoré, sauf dans cette cuisine. Le phare avait sa place. Nestor regardait intensément cette photo.

Il n'avait pas du tout envie d'une nouvelle journée. Si ça n'avait tenu qu'à lui, il se serait recouché. Mais les choses ne dépendaient plus de lui désormais. Nestor avait tracé un cercle magique au-delà duquel il ne s'aventurerait plus. Quand il écartait ses rideaux et que lui parvenaient des cris d'enfants dans la rue, des moteurs de voitures ou des conversations derrière les portails, quelque chose en lui se rétractait. Il savait que la vie cognait à la périphérie de ce cercle, comme une voisine insistante qui frappe au carreau, et cette intrusion lui faisait peur.

Le miroir de la salle de bains renvoyait des cernes sombres et deux plis le long de la bouche. Il n'avait pas dormi

paisiblement depuis... Depuis... Je m'en fous, pensa Nestor. Il se souvenait d'avoir ramassé ses nuits en un paquet informe pour les jeter par la fenêtre. Il se rasa lentement. La lame tailla sa route entre deux monticules de mousse, libérant une bandelette de peau beige. Quand il levait la tête, la chair du cou se tendait par miracle. Mais son visage semblait posé sur un épais tuyau lisse, et Nestor se trouvait des airs d'asticot géant. Il préférerait encore la bouée qui soutenait son menton.

Dans le placard, il prit la première chemise. Il la boutonna devant la fenêtre. Puis il enfonça ses pieds dans de vieilles baskets qu'il avait renoncé à lacer depuis longtemps. Cela signifiait se baisser, contrer la matière. Nestor voulait respirer. Ce souhait minuscule, élémentaire, butait contre un geste simple que des milliers de gens effectuaient chaque jour. Lacer une paire de chaussures s'ajoutait à une longue liste d'insouciances interdites. Nestor connaissait ces petites paix auxquelles il n'avait plus accès. Il se souvenait de leur saveur, de ce confort qu'elles offraient uniquement aux autres. Il fallait croire qu'il y avait des élus.

Lorsqu'il ferma la grille de sa maison, il pensa qu'il pourrait rouler sur la première pente venue. Des pentes, il y en avait partout. Seuls les corps enflés de silence pouvaient les repérer. Il marchait doucement, son écharpe enroulée autour du cou. Encore un cadeau de Mélina – sans cesse, les objets le traînaient vers le bas, le ramenaient vers des contrées

dangereuses. Nestor rêvait d'un soleil léger, confiant, tenu seulement par la grâce du vide autour de lui. Il aurait voulu être ce soleil mais il avait mal aux pieds. Qui pourrait le ramasser, s'il tombait ?

À l'arrêt d'autobus, il écouta piailler la voisine. Elle le sommait de l'appeler par son prénom. À force, sa demande virait à la supplication. Nestor avait l'impression de détenir un pouvoir de vie ou de mort sur elle. Nommez-moi ou je disparaïs. Pareil pouvoir le mettait en nage. Et puis, il se concentrait. Il devrait empoigner les barres verticales à l'instant où le bus démarrerait, sous peine d'accident – le souvenir du jour où il s'y était pris trop tard restait cuisant. Le sol coule vers l'avant, les pieds se lèvent. Nestor garde les bras tendus, l'acier de la barre frôle le bout de ses doigts. La brève sensation d'une alliance malsaine entre son corps et le vide. La bascule grotesque. Ses épaules heurtent le bord d'un fauteuil tandis qu'un murmure s'élève. Les regards des passagers, penchés sur lui comme une auréole de visages : « Monsieur ça va ? Monsieur vous m'entendez ? »

« Voyons. Nous sommes voisins. Nous sommes amis. Arrêtez de m'appeler madame ! »

Il grommela une excuse. La voisine parla pendant quatre stations puis elle descendit. Nestor fut soulagé. Il serrait les genoux très fort, pour dégager de la place, mais ses cuisses et sa taille s'étaient étalées sur la banquette. Alors il haïssait ce corps